

Introduction

SOPHIE ROCHEFORT-GUILLOUET

«Le souvenir du bonheur n'en est plus, le souvenir de la douleur est douleur encore.»

Lord Byron

Comment faire en sorte que le temps vécu ne devienne pas du temps perdu ? Commençons avec Byron qui, à l'occasion de ses anniversaires, rédigeait l'épithaphe de l'année écoulée, allongeant la liste – qui devait être vite écourtée – de ses années mortes et enterrées... Pour être quitte, pour solde de tout compte ? Il ne considérait pas que le présent soit gros – au sens de gravide – de l'avenir, ni que le passé soit le terreau du présent. Ni rêve ni regret, encore moins de remords... et l'Histoire pour mémoire en lieu et place de souvenirs, avec l'envie romantique de s'y immortaliser afin de briser enfin la servitude du temps. Comment aborder le temps vécu ? Les mots – *nostalgie*, *Sehnsucht*, *saudade* surtout – traduisent en différents idiomes la saveur douce-amère de cette notion qui lie souvent recherche et douleur.

Le temps vécu ne se réduit pas au passé, il est avant tout temporalité intime, exclusive, faite de l'agrégat des moments vécus par le sujet et qui, même oubliés, n'en demeurent pas moins constitutifs de ce qu'il est au moment présent. Quelle atroce situation que celle de l'amnésique ? Jean Anouilh en a donné une version clinique éprouvante en 1937 dans son *Voyageur sans bagage*. Gaston a perdu la mémoire au cours du premier conflit mondial, il découvre soudain avec effroi ce qu'a pu être son passé et combien il était d'un naturel violent. Confronté au dilemme de renouer ou non avec ce *temps vécu* qui est le sien, il choisira finalement de le rejeter, voire d'endosser le passé d'un autre, pour échapper au déterminisme infernal que l'acceptation de ce qu'il fut engendrerait quant à ce qu'il sera à l'avenir.

Une madeleine trempée dans une infusion de thé ou de tilleul suffit-elle ? « Mon œuvre, confiait Marcel Proust en 1913, est dominée par la distinction entre la mémoire involontaire et la mémoire volontaire », Jean-Yves Tadié a d'ailleurs intitulé « Proust neurologue » une série de communications prononcées en 1998 sur la mémoire proustienne. Il convient de distinguer ces deux versants de la mémoire. La première caractérise la joie fulgurante, éprouvée dans la cour de l'hôtel de Guermantes lorsque les pavés inégaux sous les pieds du narrateur recréent fugacement « la sensation [qu'il avait] ressentie jadis sur deux dalles inégales du baptistère de Saint-Marc » et ressuscite Venise. La seconde abonde dans la *Recherche du temps perdu*, réminiscences, souvenirs complaisamment goûtés ou amèrement ressassés, nostalgie de Combray et de ses haies d'aubépines, résultant d'un acte de volonté. Paradoxalement, l'épisode de la madeleine s'apparente aux deux modalités car s'il y a bien *épiphanie* de l'enfance dans le goût

sucré du gâteau, elle est tout d'abord spontanée puis recherchée et se décline enfin comme une expérimentation active. « D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. »

Un catalyseur sensoriel permet la synesthésie, il sera olfactif, tactile ou gustatif chez Proust mais auditif chez Chateaubriand qui perçoit un écho du domaine de Combourg dans les trilles mélodieux d'un oiseau. « Je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. À l'instant, ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel. J'oubliai les catastrophes dont je venais d'être le témoin, et, transporté subitement dans le passé, je revis ces campagnes où j'entendis si souvent siffler la grive [...] » (*Mémoires d'outre-tombe*). Cette résurgence tient du miracle, Proust la décrit comme une concentration temporelle d'une telle intensité qu'elle semble être une prise de conscience immédiate de la nature profonde du temps vécu. Il se révèle alors dans le présent, de toute la force de sa substance spirituelle et physique. Le temps vécu s'appréhende donc dans sa globalité mais la condition de sa perfection reste son caractère évanescent. Proust voyait une forme de bénédiction dans la rencontre fortuite d'une sensation qui permette l'évocation-invocation du passé, au sens où on *invoque* l'esprit d'un défunt aimé. Charles Baudelaire personnifie d'ailleurs les années écoulées dans le premier tercet du sonnet « Recueillement » (*Les Fleurs du mal*, CLIX) :

[...] *Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;*

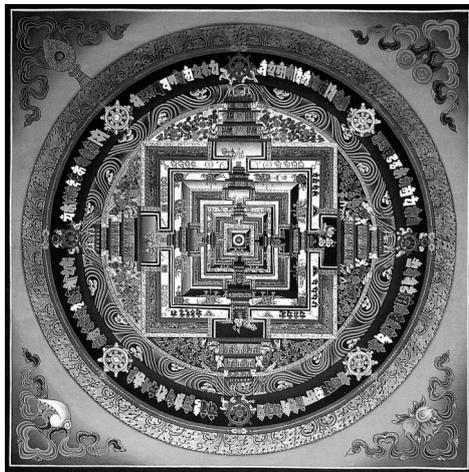
Nous éprouvons chaque jour ce flux de pensée consciente, *stream of consciousness*, sorte de navette entre les trois champs temporels, qui nous emporte et tisse notre vie psychologique et affective. Il serait vain de prétendre transformer en espace, en distance parcourue par l'aiguille aux cadrans des montres et horloges, ce qui échappe à la définition. Le présent demeure *présence à* : à soi-même et au monde, à autrui également. Le futur s'anticipe non sans péril par projection et conjectures, rêves et appréhension, tandis que le passé se conserve comme un trésor ou une chaîne. S'en émanciper, faire table rase – comme on rejette une mauvaise habitude – peut s'avérer synonyme de liberté. Enfin, lorsque s'instaure la confusion entre le passé vécu et le présent, entre la femme jadis aimée et ses avatars, la folie guette.

Nous sommes conviés cette année à nous intéresser à trois approches, celle du poète avec Gérard de Nerval (*Sylvie*), celle du philosophe avec Henri Bergson (*Essai sur les données immédiates de la conscience*), celle enfin de la romancière avec Virginia Woolf (*Mrs Dalloway*). Ce volume se compose de deux parties. La première concerne la méthodologie de l'épreuve aux concours tandis que la seconde offre des exemples de dissertations rédigées dans l'optique de ceux-ci. Il s'agit donc de décliner progressivement les problématiques liées au sujet. Le thème du temps vécu nécessite en effet une approche réfléchie et documentée, afin d'éviter le double écueil des lieux communs et des banalités, toujours préjudiciable à la qualité d'une copie.

« Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir » (Anna de Noailles).

Méthodologie

DOMINIQUE POULAIN



La Roue du Temps (*Kalachakra* du monastère de Sera au Tibet)

I. Présentation : à la recherche du temps vécu

Qu'il s'agisse de la flèche de nos églises et cathédrales érigée pour s'élever vers la transcendance ou de la représentation labyrinthe de la Roue du Temps (*Kalachakra*) dans la mystique bouddhiste, le temps, « image mobile de l'éternité » selon Timée dans le dialogue de Platon, a toujours été associé à un chemin d'éveil. Certes, nous pensons parfois nous y soustraire, « vaincre le jour qui colle à moi », dit le poète Robert Desnos. Suspendre son vol est un jour ou l'autre le vœu de chacun, et de l'artiste qui en fait ironiquement des cadavres exquis. Pourquoi pas tuer le temps ? Mais c'est lui qui a toujours le dernier mot, qui l'emporte sur la morale de l'instant.

Le temps nous parle : les auteurs au programme en transcrivent les discours dans le silence intérieur des consciences. Au risque de la folie ? Toutefois, vivre le temps dans la plénitude de sa contemplation extasiée, terrifiée, conduit parfois le rêveur à se libérer des « flèches paternelles » (« Dernier feuillet » de *Sylvie*). À trouver la paix avec soi-même et le monde pour qu'enfin reliés, mêlés, passé, présent et futur ne soient plus les marques vectorielles d'une condition tragique qui conduit irréversiblement vers la mort. Joyeux engoulement dans la « pure durée » sensorielle de sa continuité (Bergson) ? Dilatation érotique de l'instant...

Encore faut-il savoir rompre avec le principe de causalité, ou posséder une certaine folie inspirée, ésotérique, proche, il est vrai, de la névrose, le temps d'une cérémonie qui mette le temps vécu en scène (Nerval, Woolf). Ainsi les hiatus entre le temps réel qui nous dévore (Cronos) et le temps de la représentation, d'une fête à Cythère, s'estompent-ils alors en brouillant la vie rêvée avec la réalité mondaine des villes aux coordonnées trop euclidiennes. Et que puisse être écarté le « voile » qui dérobe sa brûlante lumière. Sans la peur ressentie à l'approche de l'inconnu, comme le cerf des sites champêtres peints par sir Harry (V. Woolf). Car autrement, nous restons englués dans la succession des instants vécus, réduits à vivre l'instant perçu, aussitôt perdu, lequel nous conduit à ordonner le temps, à le spatialiser, à lui donner les valeurs quantitatives du chiffre afin de le rentabiliser, de le capitaliser, et d'y vivre comme un homme sans qualité. Comment autrement réussirions-nous à échapper à la pression permanente du temps ?

Affronter ainsi courageusement sa vacuité (*L'Éclésiaste*), retenir avec obstination et joyeusement « les hiatus et les assonances » (Nerval) du temps. Comme les chiffres des heures sur la toile noire, inscrits durant plus de quarante années par l'étrange peintre Roman Opalka. Emprisonner son « image éternelle qui progresse suivant le nombre » (*Timée*), puisque le temps nous emprisonne.



Détails de Roman Opalka

Mieux, étreindre sa nature intangible dans les ténèbres lumineuses et achroniques de la bouche de Cronos, béance chronophage où se trouvent peut-être « les gîtes du jadis » (Pascal Quignard, *Sur le jadis*). Du moins dans l'œuvre : alchimie du verbe se saisissant du « soleil noir de la mélancolie ». Car après tout, comme le dit le philosophe Giorgio Agamben, « le contemporain est celui qui fixe le regard sur son temps pour en apercevoir non les lumières, mais l'obscurité » (*Qu'est-ce que le contemporain ?*).

Retrouver par ce passage tendu comme une toile le temps perdu telle une porte des étoiles : le jeu en vaut-il cependant la chandelle ? Et quel intérêt y a-t-il à défier ainsi le temps, à en rassembler allégoriquement les « plis » avec une aiguille de ravaudeuse (*Mrs Dalloway*) sinon pour atteindre une « production subjective de nouveauté, c'est-à-dire de création » écrit le philosophe Gilles Deleuze à propos de Bergson (*Le Pli*). Enfin comment, à vouloir se soustraire à son écoulement et manier l'association d'idées, ne pas chavirer dans son cours dévastateur, dupé par le sablier qui l'égrène, comme la chèvre attachée « au piquet de l'instant » du *carpe diem* (Nietzsche, *Considérations inactuelles*) ? Fuir le temps puisqu'il ne cesse de manquer. C'est le choix que fait le nostalgique asphyxié par son passé : Septimius tenté superstitieusement par l'éternité telle la chèvre évoquée par le Père Dodu dans *Sylvie* ? À moins de considérer enfin

que se rendre présent au temps consiste au contraire à renoncer de s'y frotter ? Sans doute pas, car les chèvres d'aujourd'hui, dit l'oncle, savent se défendre, mais n'en sont pas moins des chèvres.

Aussi faut-il penser le temps comme **une épreuve de l'éternité**, et non comme une substance illusoire pour idolâtres – qui échappe d'ailleurs aux lois de la physique. Comme un champ de possibles méfiant envers ceux qui, à l'image de sir William dans le roman anglais, dévorent leurs victimes par leur sens de la mesure et du contrôle.

À l'horizon de notre programme, une « ode au Temps » se fait bel et bien entendre. Elle construit, dans les trois œuvres, un palimpseste temporel et musical ouvert à l'immersion dans les « couches profondes du moi » (Bergson) et aux **instants immémoriaux**. À l'aube d'un monde moderne qui impose dans nos œuvres, pareil à « une bête dans une montre » (*Sylvie*), de vivre avec un temps monumental, calendaire, étouffant d'autres formes de présence rhapsodique au monde, le programme s'avère donc cette année plus qu'urgent à penser. Un monde moderne pour le moins « sous l'emprise du quantitatif » (Danilo Martuccelli, *Sociologies de la modernité*, chapitre 10, « Georg Simmel ou la Modernité comme aventure »).

Peut-on définir le temps ? Quelles sont ses représentations ? Le temps existe-t-il en dehors de notre perception ? Passé, présent, futur sont-ils si distincts ? Faut-il rêver à l'éternité ou vivre l'instant présent ? Tels sont les questions que pose un riche objet d'étude proposé à la réflexion des candidats scientifiques aux concours des grandes écoles pour l'année 2013-2014 à partir d'un thème qu'il s'agit de penser pour en explorer la richesse problématique : **comment être présent au temps et faire de son œuvre tragique la condition joyeuse de notre existence ? La mémoire n'est-elle faite que pour se souvenir ? Comment faire parler le temps**, que d'aucuns parmi les physiciens d'aujourd'hui, considèrent comme inexistant (*Et si le temps n'existait pas ?*, Carlo Rovelli) ? Entre substantialité et vacuité, idéalité et réalité du temps, une approche ontologique s'offre cette année à la réflexion des préparateurs. Elle doit leur permettre, comme leur initiation à la physique quantique le leur apprend en CPGE, de penser l'être du temps non comme une propriété dans un système newtonien de mesure mais comme une grandeur ou une intensité, une énergie : « Tout comme l'espace, le temps devient une notion relationnelle. Il n'exprime qu'une relation entre les différents états des choses » (C. Rovelli). Et quoique, tel que l'affirme le sociologue du temps Norbert Elias, « rien de certain ne peut en être dit », une réflexion sur le temps vécu doit au moins permettre de mieux comprendre notre **relation au temps**, ainsi mieux **se comprendre soi-même pour finalement dépasser une métaphysique du temps** : les intérêts et influences des trois auteurs au programme (orientalisme nervalien, hindouisme woolfien et philosophie de la vie chez Bergson proche d'une phénoménologie mystique) doivent offrir une possibilité en effet d'échapper à la pensée dualiste du temps, lieu commun de la philosophie classique occidentale.

Penser l'indiscernable du temps, tel est bien le défi lancé par ce programme. Certes le passé est passé, le futur n'est pas encore advenu et le présent ne se laisse jamais totalement saisir. Toutefois, à condition de savoir se délecter de cet objet de langage, les conseils suivants ne dérogeront pas, espérons-le, au « propre de la joie » (Jean-Louis Chrétien) que représente une réflexion méthodique sur le temps de la préparation à la dissertation qu'il ne s'agit pas de manquer.

II. La dissertation aux concours

«Si nous habitons un éclair, il est le cœur de l'éternel» écrit René Char (*Fureur et mystère*, «À la santé du serpent», cité par Étienne Klein en épigraphe d'«Infinis déploiements de l'instant présent», dans *Les Tactiques de Chronos*, Flammarion, 2009). Comment abolir le temps, du moins triompher de sa «flèche» et faire de tous les instants fuyants un temps plein, un temps de plénitude où rayonne sa lumière, vibre sa voix ? Le vaincre en le revivant ? afin du moins de lui redonner l'épaisseur érotique, amoureuse des plis – «la couleur, le sel, les tonalités» (*Mrs Dalloway*, p. 46) comme les plis de la jupe déchirée que raccommode consciencieusement la couturière Clarissa au début du roman de Virginia Woolf.

C'est bien au regard d'un temps aujourd'hui de l'urgence, que ce programme prendra aussi de l'attrait et son véritable **enjeu**. Programmations des emplois du temps sans débordement ni contretemps, cadencement rationalisé des temporalités consacré au travail puis au temps de repos du week-end et de l'hyperfestivité – que le philosophe Philippe Muray s'est tant plu de moquer à travers la figure standardisée du festivalier «intermutant de la débâcle» en phase avec son temps. Au contraire, les fêtes d'antan se mêlent dans nos œuvres aux temps complexes de la synchronisation des temporalités différentes de manière à ce que les «gîtes du jadis» offrent une terre d'exil aux âmes en peine, en ruines, qui nourrissent l'attente et le désir d'éternité dans une «pure durée». Ne pas perdre son temps, accepter de s'y perdre, du moins de pas y manquer, tel est l'enjeu de la réflexion à mener cette année au concours. Et l'ambition de cet ouvrage.

La pratique de la dissertation offre de même l'occasion de **s'affronter à sa propre capacité à prendre le temps de la pensée** – à savoir déplier et rassembler des connaissances, à partir d'intuitions jusqu'à forger des concepts et idées logiquement reliées – sur la base d'un sujet imposé par d'autres toujours curieux des audaces et des risques pris et assumés. Car l'exercice offre l'occasion de **se libérer de la gangue du prêt-à-penser**, d'oser penser ainsi la complexité, l'altérité, véritable expérience du temps (Levinas, *Le Temps et l'autre*).

On dira que c'est un risque, certes, mais il est inhérent à l'ouverture intellectuelle dans un sens extrêmement précis qu'il faut ici préalablement comprendre : de même que la réflexion sur le temps dont François Jullien rappelle dans un ouvrage qu'elle «laisse voir le risque encouru par la pensée» (*Du temps*) qui se heurte à un objet intuitif et fuyant, les sujets proposés dans le cadre de concours exigeants ne demandent pas seulement de **savoir illustrer et discuter en mobilisant des connaissances**, mais surtout **d'oser confronter ses connaissances à leurs propres limites**. Capacité philosophique particulièrement en œuvre dans la dissertation pour mener à bien une réflexion, puisqu'il y faut faire le choix d'une problématique, nourrie de justifications (arguments et exemples) afin d'élaborer une réponse inédite. Exercice de **discussion** contradictoire dont on s'acquitte parfois comme d'une obligation, exercice surtout qui doit s'apparenter à celui de la **conversation** considérée comme un «festin de paroles», dit l'essayiste Théodore Zeldin (*De la conversation*), afin de s'aventurer sur des terres étrangères, celles des penseurs passés, et aborder le sens commun comme «un autre pays que le sien» pour citer Saint-Évremond, modèle culturel français de l'honnête homme qui se plaisait durant son existence à causer avec les plus brillants esprits des cours européennes sans jamais perdre son temps. En somme, sans aucunement renier l'expression de soi, la dissertation, **épreuve dialectique de la contradiction**, est entièrement philosophique : elle consiste à l'évidence à faire l'expérience

amoureuse de la temporalité, donc de l'altérité « stade suprême de l'expérience subjective » (Alain Badiou, *Éloge de l'amour*) et rentabiliser le temps imparti à la préparation de l'épreuve. Pour ce faire, ces rappels méthodologiques doivent permettre de s'y préparer.

Apprendre à faire une dissertation, cela ne consiste donc pas à « battre les cartes » (Zeldin) d'un jeu de trivial poursuit mais à en créer de nouvelles. C'est pour ce faire préalablement comprendre les enjeux polémiques d'une question, autrement dit **démêler les voix qui traversent une proposition libellée dans un sujet afin de mobiliser à bon escient l'information apprise à l'occasion d'un programme, et exprimer avec aisance et suffisamment de netteté et de force l'action que l'on envisage de mener pour raisonner de manière personnelle. Ainsi exercer son jugement sur un problème qu'on aura pris soin de poser pour s'en étonner puisqu'il déborde le sens commun.** Un effort total donc qui demande rigueur, constance, persévérance et humilité, par voie de conséquence apprentissage de quelques méthodes afin d'oser mêler sa voix à la voix imposée par un libellé de sujet. Ainsi nous remettre « en présence de nous-mêmes » pour paraphraser Bergson.

Qu'est-ce à dire ? Explorations préalables des différentes idées, problématiques, conceptions se rapportant au thème et agrégation finalisée : deux mécanismes réflexifs contradictoires qui exigent de la méthode en vue d'une conduite rigoureuse du jugement. Point de miracle en effet, les recherches d'idées initiales doivent être menées par des techniques précises, invariablement les mêmes. La dissertation impose assurément de **se donner le temps de l'exploration méthodique d'un sujet** pour rassembler ensuite des idées. C'est cela, savoir penser, autrement dit savoir rassembler ses idées, contrairement à l'éparpillement naturel du discours commun que l'absence de méthode produit. Encore faut-il savoir dénouer (lat. *dissertare/disserere* « desserrer »), ce qui a été noué dans un libellé de sujet. Ainsi desserrer le nœud qu'offre le sujet offert à discussion pour une initiative inédite, respectueuse et respectable.

Aussi la formation sollicite-t-elle une qualité maîtresse : la capacité à rassembler ses idées, autrement dit une capacité d'adaptation pour **raisonner juste avant de trancher** – action de juger par excellence – comme l'invite traditionnellement un vaste programme. Certes, les connaissances restent importantes, la capacité à déployer un effort de travail intense reste également une caractéristique des deux ou trois années de CPGE. Mais s'adapter et prendre le temps de l'entraînement méthodologique signifient tout autre chose : c'est savoir mobiliser ses connaissances et sa force de travail au cours d'un effort soutenu durant quelques heures sur un sujet de réflexion inédit. L'exploration des problématiques qui éclairent le thème imposé chaque année sera mise au service d'un sujet afin d'élaborer **un cheminement en vue d'atteindre un but**. Plus qu'un contenu, plus que des réponses, ce sont par conséquent les moyens utilisés et l'expression de l'effort intellectuel qui aura « écarté [...] le voile » sur un sujet qui détermine la réussite du projet démonstratif du candidat à la réussite. Telle est donc la qualité première du préparatoire qui demande rapidité d'exécution et recevabilité logique du résultat : deux exigences à concilier, en sorte qu'une méthode éprouvée se doit d'être très bien maîtrisée.

Les outils de la persuasion

Dissserter n'est pas seulement savoir restituer des connaissances. Ni même savoir s'opposer à une opinion. On peut être bon critique, il faut en plus être bon juge. Dissserter consiste bien plutôt à savoir s'orienter dans la pensée, dit le philosophe Kant. C'est se mettre « à l'abri des offenses

[...] de la contrainte civile, [et] faite à la conscience morale». Et puisque la rapidité est de mise, il s'agit de travailler avec méthode afin de savoir quoi faire au plus vite le jour de l'épreuve en rassemblant d'abord des informations afin d'éviter leur dispersion. Faculté commune d'organisation qui exige un entraînement, l'habitude de surmonter le mécanisme de dispersion préalable à tout jugement. L'exercice dissertatif consiste ensuite, dans le cadre des concours, à mettre promptement de l'ordre dans ses idées en examinant un problème qui met en évidence la complexité d'une affirmation (le sujet) en vue de **s'émanciper du prêt-à-penser** et se préparer ainsi à affronter l'inconnu, notion essentielle dans ce programme consacré au temps vécu.

Évidemment, cet effort de **problématisation** demande d'avoir **d'abord repéré la complexité de l'objet donné à votre réflexion**. Telle est la qualité maîtresse du préparatoire : il doit s'efforcer de déloger, de dénouer le nœud – pour filer la métaphore du tissage suggérée par l'étymologie du mot dissertation – imposé par tout énoncé présent dans le libellé d'un sujet. De quoi est constitué ce nœud qu'est le discours de réflexion argumentée ? De cinq constituants, à savoir quatre complètement ou partiellement posés :

L'**opinion** : un avis sans justification,
la **thèse** : une opinion justifiée à laquelle quelqu'un adhère,
l'**antithèse** : une opinion justifiée à laquelle quelqu'un n'adhère pas,
l'**argument** : ce qui justifie l'opinion, information abstraite ou concrète
(exemple)

Et un constituant non formulé :

Le **présupposé** : ce qui soutient la justification, la relation entre une thèse et son argument. Un pont en quelque sorte qui relie opinion et argument. Dans le vocabulaire de la logique, cela se dit une Loi de passage. Sans ce pont, une opinion ne pourra avoir la force de persuasion d'une thèse !

Dissenter, c'est donc reconnaître et savoir manier ces constituants de tout discours argumentatif afin d'éviter l'usurpation que constitue le défaut de raisonnement fondé sur le préjugé et la déficience logique de la démonstration. Ainsi donc répondre à une double exigence qui explique la complexité de la démarche. Car un sujet comporte **une double question explicite et implicite** sans que cet implicite ne fasse appel à un quelconque savoir savant ou spécialisé qui serait discriminant mais demande du bon sens et de la sagacité que favorise l'exploration des problématiques du thème. C'est à cette condition que les libellés pourront être exploités de manière problématique et non pas générale. Ainsi éviter la myopie face à un sujet afin de ne pas tomber dans le piège de la formation de l'esprit scientifique, dira-t-on pour avec Gaston Bachelard, en considérant que ce qui est enfermé est occulte, à savoir inatteignable. Auquel cas, la substantialisation, avertit le philosophe, « donne lieu à une explication aussi brève que péremptoire ». En revanche, il faut se détacher préalablement de toute croyance, de tout préjugé et manifestation discursive convenue de l'objet d'étude afin de s'attacher progressivement à démontrer le bien-fondé d'une résolution ferme et acceptable face au problème abordé. Écarter, pour parler comme le philosophe au programme, le voile qui s'interpose entre une conscience et l'objet du débat. De la candeur initiale face à un sujet à l'engagement progressif, la dissertation demande donc méthode, endurance et rigueur, humilité dans le travail de **confrontation à l'opinion d'autrui**, enfin courage dans l'engagement personnel que le devoir met en place. Raison pour laquelle elle est l'épreuve reine des concours des grandes écoles, lesquelles sont